

## L'inconscient

[264] Nous avons appris de la psychanalyse que l'essence du procès de refoulement ne consistait pas à supprimer une représentation représentant [*repräsentierend*] la pulsion, à l'annihiler, mais à la tenir à l'écart du devenir-conscient. Nous disons alors qu'elle se trouve à l'état de l'« inconscient » et sommes à même de produire des preuves solides de ce qu'elle peut même inconsciemment délivrer des effets, dont certains finissent même par atteindre la conscience. Tout ce qui est refoulé doit rester inconscient, mais nous voulons établir d'emblée que le refoulé ne couvre pas tout ce qui est inconscient. L'inconscient a le plus vaste périmètre ; le refoulé est une partie de l'inconscient.

Comment sommes-nous censés accéder à la connaissance de l'inconscient ? Nous ne le connaissons naturellement que sous l'espèce du conscient, une fois qu'il a subi une conversion ou une traduction en conscient. Le travail psychanalytique nous permet de faire quotidiennement l'expérience qu'une telle traduction est possible. Il est exigé à cet effet que l'analysé surmonte certaines résistances, les mêmes qui, en leur temps, ont fait de l'inconscient un refoulé en le congédiant du conscient.

### *I. La justification de l'inconscient*

Qu'il soit justifié d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement à l'aide de cette hypothèse nous est contesté de nombreux côtés. Nous pouvons alléguer *a contrario* que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et *légitime* et [265] que nous détenons de multiples *preuves* de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont lacunaires à un haut degré ; aussi bien chez les bien-portants que chez les malades se produisent fréquemment des actes psychiques qui, pour leur explication, présupposent d'autres actes dont la conscience ne rend cependant pas témoignage. Pareils actes ne sont pas seulement les actes manqués

et les rêves chez les bien-portants, ou tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsifs chez les malades – notre expérience journalière la plus personnelle nous donne à connaître des idées incidentes dont nous ignorons la provenance et des résultats de pensée dont l'élaboration nous est restée cachée. Tous ces actes conscients resteraient déconnectés et incompréhensibles si nous voulions continuer à prétendre que c'est aussi nécessairement via la conscience que nous devons faire l'expérience de tout ce qui se passe en nous en matière d'actes psychiques, et s'ordonnent en une concaténation qu'on peut mettre en évidence dès lors qu'on interpole les actes inconscients inférés. Gagner du sens et de la cohérence est en effet un motif pleinement justifié, susceptible de nous mener au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de surcroît que nous pouvons édifier sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons utilement le cours des processus conscients, nous aurons gagné avec ce résultat une preuve inattaquable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse. Force est alors de se rendre à l'avis qu'il n'y a que *suffisanceintenable* à exiger que tout ce qui se passe dans le psychique doive nécessairement, pour autant, être connu de la conscience.

On peut aller plus loin et alléguer, à l'appui d'un état psychique inconscient, que la conscience n'englobe à chaque instant qu'un minime contenu, de sorte que la plus grande partie de ce que nous appelons connaissance consciente doit, quoi qu'il arrive, se trouver la plupart du temps à l'état de latence, autrement dit dans un état d'inconscience [*Unbewusstheit*<sup>85</sup>] psychique. La contestation de l'inconscient deviendrait, [266] par égard à tous nos souvenirs latents, totalement incompréhensible. Nous achoppons alors à l'objection selon laquelle ces souvenirs latents ne seraient plus à désigner comme psychiques, mais correspondraient aux restes de processus somatiques à partir desquels le psychique peut à nouveau surgir. Il est tentant de répliquer que le souvenir latent est au contraire un reliquat indubitable d'un processus psychique. Mais il est plus important de se rendre compte que cette objection repose sur l'assimilation inexprimée, mais fixée *a priori*, du conscient au psychique. Cette assimilation est soit une *petitio principii* qui exclut la question de savoir si tout psychique doit pour autant être conscient, soit une affaire de convention, de nomenclature. Sous ce dernier caractère elle est naturellement, à l'instar de toute convention, irréfragable. La question reste ouverte, cependant, de savoir si elle se révèle si adéquate qu'il faille nécessairement s'y rallier. À quoi l'on peut répondre que l'assimilation conventionnelle du psychique avec le conscient est absolument inadéquate. Elle déchire les continuités psychiques, nous précipite dans les difficultés insolubles du parallélisme psycho-physique, encourt le reproche de surestimer, sans fondement raisonnable, le rôle de la conscience, et nous impose d'abandonner prématurément le domaine de la recherche psychologique, sans être à même de nous apporter quelque dédommagement venant d'autres domaines.

Quoi qu'il en soit, il est clair que la question de savoir si l'on doit concevoir les irrécusables états latents de la vie psychique comme psychiques inconscients ou comme physiques menace de conduire à une querelle de mots. Il est, de ce fait, plus prudent de pousser au premier plan ce que nous connaissons avec certitude de la nature de ces états controversés. Il se trouve qu'ils nous sont parfaitement inaccessibles d'après leurs caractères physiques ; aucune représentation physiologique, aucun procès chimique ne peut nous livrer un aperçu de leur essence. [267] D'un autre côté, il est établi qu'ils ont le plus ample contact avec les processus psychiques conscients ; moyennant l'accomplissement d'un certain travail, ils se laissent convertir en eux, remplacer par eux et peuvent être décrits à l'aide de toutes les catégories que nous appliquons aux actes psychiques conscients, comme représentations, aspirations, résolutions, etc. Voire, il nous faut dire de certains de ces états latents qu'ils ne se distinguent des états conscients justement que par l'effacement de la conscience. Nous n'hésiterons pas, dès lors, à les traiter comme des objets de la recherche psychologique et dans la plus intime corrélation avec les actes psychiques conscients.

Le rejet opiniâtre du caractère psychique des actes psychiques latents s'explique par le fait que la plupart des phénomènes qui entrent en considération ne sont pas devenus objet d'étude en dehors de la psychanalyse. Quiconque ignore les faits pathologiques accueille les actes manqués des normaux comme des incidents fortuits et s'accommode de l'antique sagesse selon laquelle tout rêve n'est que vaine écume [*Träume sind Schäume*] n'a plus alors qu'à dédaigner encore quelques énigmes de la psychologie de la conscience pour s'épargner l'hypothèse d'une activité psychique inconsciente. Au demeurant, les expériences hypnotiques, particulièrement la suggestion post-hypnotique, ont démontré de façon tangible, avant même que vienne l'ère de la psychanalyse, l'existence et le mode d'action de l'inconscient psychique.

L'hypothèse de l'inconscient est cependant aussi pleinement *légitime*, dans la mesure où, en l'établissant, nous ne dévions pas d'un pouce de notre mode de pensée habituel, tenu pour correct. La conscience ne ménage à chacun d'entre nous que la connaissance de ses propres états d'âme ; qu'un autre être humain ait lui aussi une conscience est une déduction tirée *per analogiam* sur le fond des expressions et actions perceptibles de cet autre, afin de nous rendre intelligible ce comportement de l'autre. [268] (Dire que nous prêtons, sans y réfléchir particulièrement, à chaque autre en dehors de nous notre propre constitution, et donc aussi notre conscience, et que cette identification [*Identifizierung*] est le présupposé de notre compréhension serait sans doute une description psychologiquement plus juste.) Cette déduction – ou cette identification – fut étendue jadis du moi à d'autres humains, aux animaux, aux plantes, à l'inanimé et à la totalité du monde et s'avéra applicable tant que l'analogie avec le moi-individuel était d'une dimension écrasante, mais perdit de sa crédibilité à mesure que l'Autre<sup>86</sup> s'éloignait du moi. De nos jours, notre critique se révèle déjà incertaine en ce qui concerne

la conscience des animaux, se refuse à admettre la conscience des plantes et assigne à la mystique la supposition d'une conscience de l'inanimé. Mais même là où le penchant originel à l'identification a passé avec succès l'examen critique, dans le cas de cet Autre humain qui nous est le plus proche, l'hypothèse d'une conscience repose sur une déduction et ne peut partager la certitude immédiate de notre propre conscience.

Or la psychanalyse n'exige rien d'autre que ceci : que ce procédé de déduction soit également tourné vers la personne propre, ce pourquoi il n'existe toutefois aucun penchant constitutionnel. Si l'on procède ainsi, on est forcé de dire que tous les actes et expressions que je remarque chez moi sans parvenir à les relier au reste de ma vie psychique doivent être jugés comme s'ils appartenaient à une autre personne et peuvent trouver un éclaircissement en lui attribuant une vie psychique. L'expérience montre aussi que ces mêmes actes, auxquels on dénie la reconnaissance psychique chez la personne propre, on s'entend très bien à les interpréter chez les autres, c'est-à-dire à les insérer dans la cohérence psychique. Notre recherche est ici manifestement détournée de la personne propre par un obstacle particulier et entravée dans la connaissance exacte de celle-ci.

Ce procédé déductif une fois tourné vers la personne propre en dépit d'une répugnance interne ne conduit cependant pas à la découverte d'un inconscient, [269] mais comme il se doit à l'hypothèse d'une autre, d'une seconde conscience, qui se combine dans ma personne avec celle qui m'est connue. Malheureusement, la critique trouve ici un motif justifié de faire valoir quelques objections. Premièrement, une conscience dont le propre porteur ne sait rien est encore autre chose qu'une conscience étrangère, et on en vient à douter qu'une pareille conscience, à laquelle le principal caractère fait défaut, mérite à tout prendre encore discussion. Quiconque s'est dressé contre l'hypothèse d'un psychique inconscient ne pourra être enchanté de la troquer contre une *conscience inconsciente*. Deuxièmement, l'analyse indique que les différents processus psychiques latents que nous déduisons jouissent d'un haut degré d'indépendance réciproque, tout se passant comme s'ils n'étaient pas en lien les uns avec les autres et ne savaient rien les uns des autres. Nous devons ainsi être prêts à admettre, non pas seulement une deuxième conscience en nous, mais aussi une troisième, une quatrième, voire une série illimitée d'états de conscience qui sont inconnus de nous autant qu'ils le sont les uns des autres. Troisièmement, il convient de prendre en compte, à titre d'argument le plus sérieux, que nous expérimentons par l'investigation analytique qu'une partie de ces processus latents possède des caractères et des particularités qui nous paraissent étranges et même incroyables, et vont droit à l'encontre des propriétés de la conscience que nous connaissons. Ainsi aurons-nous des raisons de modifier la déduction tournée vers la personne propre, en ce sens qu'elle ne nous démontre pas une deuxième conscience en nous, mais l'existence d'actes psychiques qui sont privés de conscience. Nous serons également en droit d'écarter comme incorrecte et trompeuse

la qualification de « subconscience ». Les cas célèbres de « *double conscience*<sup>87</sup> » (clivage de la conscience) ne prouvent rien contre notre conception. Ils se laissent décrire au plus juste comme des cas de clivage des activités psychiques en deux groupes, la même conscience se tournant, à cette occasion, alternativement vers l'un ou l'autre camp.

[270] Il ne nous reste, en psychanalyse, absolument pas d'autre option que de déclarer les processus psychiques inconscients en soi et de comparer leur perception par la conscience avec la perception du monde extérieur par les organes des sens. Nous espérons même tirer de cette comparaison un gain pour notre connaissance. L'hypothèse psychanalytique de l'activité psychique inconsciente nous apparaît d'un côté comme un nouveau développement de l'animisme primitif qui nous faisait miroiter partout des reflets de notre conscience, et d'un autre côté comme le prolongement de la correction que Kant a entrepris d'apporter à notre conception de la perception externe. De même que Kant nous a avertis de ne pas omettre la détermination subjective de notre perception et de ne pas tenir notre perception pour identique au perçu inconnaissable, de même la psychanalyse invite à ne pas mettre la perception par la conscience à la place du processus psychique inconscient, lequel est son objet. Tout comme le physique, le psychique n'a pas besoin d'être en réalité tel qu'il nous apparaît. Mais nous nous préparons à vérifier avec satisfaction que la correction de la perception interne ne présente pas une aussi grande difficulté que celle de l'externe, que l'objet interne est moins inconnaissable que le monde extérieur.

## *II. La polysémie [Vieldeutigkeit] de l'inconscient et le point de vue topique*<sup>88</sup>

Avant d'aller plus loin, nous voulons établir le fait important, mais aussi fâcheux, que l'inconscience [*Unbewusstheit*] n'est qu'une marque distinctive du psychique, qui ne suffit nullement à le caractériser. Il y a des actes psychiques de très différente dignité qui néanmoins s'accordent dans le caractère d'être inconscients. L'inconscient englobe d'un côté des actes qui sont seulement latents, temporairement inconscients, mais qui, autrement, ne se distinguent en rien [271] des actes conscients, et d'un autre côté des processus tels que les processus refoulés, qui, s'ils devenaient conscients, ne manqueraient pas de se détacher de la façon la plus tranchante du reste des processus conscients. Cela mettrait un terme à tout malentendu que, dorénavant, dans la description des différents types d'actes psychiques, nous fassions complètement abstraction de ce qu'ils soient conscients ou inconscients et que nous ne les classifions et ne les mettions en corrélation qu'en fonction de leur rapport aux pulsions et aux buts, en fonction de leur combinaison et de leur appartenance aux systèmes psychiques subordonnés les uns aux autres. Mais cela, pour diverses raisons, est irréalisable, et c'est ainsi

que nous ne pouvons nous soustraire à l'équivoque [*Zweideutigkeit*] attachée au fait que nous employons les mots de conscient et d'inconscient tantôt au sens descriptif, tantôt au sens systématique où ils signifient alors appartenance à des systèmes précis et attribution de certaines propriétés. On pourrait encore tenter d'éviter la confusion en désignant les systèmes psychiques identifiés par des noms arbitrairement choisis, dans lesquels on s'abstiendrait d'évoquer la conscience [*Bewusstheit*<sup>89</sup>]. Encore devrait-on au préalable rendre raison de ce qui fonde la différenciation des systèmes, auquel cas on ne pourrait pas contourner la conscience [*Bewusstheit*], car elle forme le point de départ de toutes nos investigations. Nous pouvons peut-être espérer trouver quelque moyen d'y remédier en proposant de remplacer, au moins à l'écrit, conscience par le symbole *Cs* et inconscient par l'abréviation correspondante *Ics* quand nous employons les deux mots au sens systématique.

Dans la perspective d'une présentation positive, nous rapporterons à présent, en tant que résultat de la psychanalyse, qu'un acte psychique traverse en général deux phases d'état, entre lesquelles est intercalée une sorte d'examen (*censure*). Dans la première phase, il est inconscient et appartient au système *Ics* ; s'il est recalé à cet examen par la censure, le passage à la deuxième phase lui est refusé ; il est alors déclaré « refoulé » et doit demeurer inconscient. [272] Mais qu'il passe cet examen avec succès, il entre alors dans la deuxième phase et dépendra du deuxième système, que nous nommerons le système *Cs*. Son rapport à la conscience n'est cependant pas encore déterminé de façon univoque [*eindeutig*] par cette appartenance. Il n'est pas encore conscient, mais néanmoins *susceptible de conscience* [*Bewusstseinsfähig*] (d'après l'expression de J. Breuer), c'est-à-dire qu'il peut à présent, sans résistance particulière, si certaines conditions sont réunies, devenir objet de la conscience. Eu égard à cette puissance de conscience, nous appelons aussi le système *Cs* le « *préconscient* ». S'il devait apparaître que le devenir-conscient du préconscient est lui aussi codéterminé par une certaine censure, nous aurions à séparer de façon plus stricte les systèmes *Pcs* et *Cs*. Il suffira provisoirement de soutenir que le système *Pcs* partage les propriétés du système *Cs*, et que la censure sévère remplit son office au passage de l'*Ics* au *Pcs* (ou *Cs*).

Avec l'adoption de ces (deux ou trois) systèmes psychiques, la psychanalyse s'est éloignée d'un pas supplémentaire de la psychologie descriptive de la conscience, s'est dotée d'une nouvelle problématique et d'un nouveau contenu. Jusqu'ici, elle se distinguait de la psychologie principalement par la conception *dynamique* des processus psychiques ; s'y ajoute désormais qu'elle veut aussi prendre en compte la *topique* psychique et préciser, pour un acte psychique voulu, à l'intérieur de quel système ou entre quels systèmes il se produit. C'est d'ailleurs à cause de cet effort qu'elle s'est acquis le nom de *psychologie des profondeurs*. Nous allons entendre qu'elle peut encore être enrichie d'un autre point de vue.

Si nous voulons prendre au sérieux une topique des actes psychiques, il nous faut consacrer notre intérêt à une question controversée qui fait surface à cet endroit. Lorsqu'un acte psychique (tenons-nous-en ici à un acte de la nature d'une représentation) subit la conversion du système *Ics* dans le système *Cs* (ou *Pcs*), [273] devons-nous admettre qu'à cette conversion est associée une nouvelle fixation, comme une deuxième inscription de la représentation concernée, qui peut par conséquent aussi être contenue dans une nouvelle localité psychique, et au côté de laquelle subsiste l'inscription inconsciente originelle ? Ou devons-nous plutôt croire que la conversion consiste en un changement d'état qui s'accomplit sur le même matériel et dans la même localité ? La question peut paraître abstruse, mais doit être ouverte si nous voulons nous former une idée plus précise de la topique psychique, de la dimension psychique de la profondeur. Elle est ardue, parce qu'elle va au-delà du pur psychologique et qu'elle effleure les rapports de l'appareil psychique avec l'anatomie. Nous savons qu'en gros de tels rapports existent. Que l'activité psychique soit liée à la fonction du cerveau comme à nul autre organe est un résultat inébranlable de la recherche. La découverte de la valeur inégale des parties cérébrales et de leur relation spécifique à des parties corporelles et des activités spirituelles déterminées nous conduit un peu plus loin – on ignore jusqu'où. Mais toutes les tentatives visant à deviner à partir de là une localisation des processus psychiques, tous les efforts pour penser le stockage des représentations dans des cellules nerveuses et faire cheminer les excitations sur des fibres nerveuses ont radicalement capoté. Le même destin serait promis à une doctrine qui, d'aventure, prétendrait déceler dans le cortex cérébral le siège anatomique du système *Cs*, de l'activité psychique consciente, et situer les processus inconscients dans les parties subcorticales du cerveau. Ici s'ouvre une faille béante, dont le comblement n'est pas possible à l'heure actuelle et ne fait d'ailleurs pas partie des tâches de la psychologie. Notre topique psychique n'a *provisoirement* rien à faire avec l'anatomie ; elle se rapporte à des régions de l'appareil psychique, quelle que soit leur place dans le corps, et non à des lieux anatomiques.

[274] Notre travail est donc libre en ce point et peut se poursuivre selon ses propres exigences. Il serait utile aussi que nous nous rappelions que nos hypothèses ne revendentent, d'abord, que la valeur d'illustrations. La première des deux possibilités considérées, selon laquelle la phase *Cs* de la représentation signifierait une nouvelle inscription de celle-ci, située à un autre endroit, est sans aucun doute la plus grossière, mais aussi la plus confortable. La deuxième hypothèse, celle d'un changement d'état seulement *fonctionnel*, est de prime abord la plus vraisemblable, mais elle est moins plastique, moins facile à manier. À la première, l'hypothèse topique, est attachée celle d'une séparation topique des systèmes *Ics* et *Cs* et la possibilité qu'une représentation soit présente simultanément en deux endroits de l'appareil psychique, voire, si elle n'est pas inhibée par la censure, qu'elle progresse régulièrement d'un lieu à l'autre, éventuel-

lement sans perdre sa première résidence ou inscription. Cela paraît peut-être déroutant, mais peut s'appuyer sur des impressions tirées de la pratique psychanalytique.

Quand on fait part à un patient d'une représentation autrefois refoulée par lui et qu'on a devinée, cela ne change tout d'abord rien à son état psychique. Principalement, cela ne lève pas le refoulement, ni n'en renverse les conséquences, comme on pourrait peut-être s'y attendre au motif que la représentation auparavant inconsciente est à présent devenue consciente. Au contraire, on ne parviendra tout d'abord qu'à un nouveau refus de la représentation refoulée. Cependant, le patient a maintenant effectivement la même représentation sous une double forme dans des endroits distincts de son appareil psychique ; premièrement, grâce à ce qui lui a été communiqué, il a le souvenir conscient de la trace auditive de la représentation ; deuxièmement, il porte en lui à côté, ainsi que nous le savons avec certitude, le souvenir inconscient du vécu dans sa forme première. Or, en réalité, [275] aucune levée de refoulement ne survient avant que la représentation consciente ne soit entrée en relation, une fois les résistances surmontées, avec la trace mnésique inconsciente. C'est seulement lorsque cette dernière a elle-même été rendue consciente que le succès est atteint. Moyennant quoi il semblerait acquis, à s'en tenir à une appréciation superficielle, que représentations conscientes et inconscientes sont des inscriptions différentes et topiquement distinctes du même contenu. Mais la moindre réflexion montre que l'identité de ce qui a été communiqué et du souvenir refoulé du patient n'est qu'apparente. Avoir entendu et avoir vécu sont deux choses tout à fait différentes de par leur nature psychologique, même si elles ont le même contenu.

Nous ne sommes donc pas en mesure, dans l'immédiat, de trancher entre les deux possibilités discutées. Peut-être tomberons-nous plus tard sur des facteurs qui pourront faire peser la balance en faveur de l'une ou de l'autre. Peut-être sommes-nous sur le point de découvrir que notre problématique était incomplète, et que la distinction de la représentation inconsciente d'avec la consciente est encore à déterminer d'une tout autre manière.

### *III. Y a-t-il des sentiments inconscients ?*

Nous avons limité la discussion qui précède aux représentations et pouvons à présent ouvrir une nouvelle question, dont le traitement ne manquera pas de contribuer à la clarification de nos points de vue théoriques. Nous disions qu'il y avait des représentations conscientes et inconscientes ; y a-t-il alors aussi des motions pulsionnelles, des sentiments, des sensations, inconscients, ou bien est-il pour le coup sans objet de former de telles combinaisons ?

Je pense en fait que l'opposition de conscient et inconscient ne s'applique aucunement à la pulsion. Une pulsion ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule le



peut la représentation qui la représente [*repräsentiert*]. Elle ne peut cependant, même dans [276] l'inconscient, être représentée [*repräsentiert*] autrement que par la représentation. Si la pulsion ne se trouvait pas attachée à une représentation ou si elle ne venait pas au jour sous forme d'état affectif, nous ne pourrions rien savoir d'elle. Mais si nous parlons malgré tout d'une motion pulsionnelle inconsciente ou d'une motion pulsionnelle refoulée, c'est là un relâchement anodin de l'expression. Nous ne pouvons rien vouloir désigner d'autre qu'une motion pulsionnelle dont la représentance de la représentation est inconsciente, car rien d'autre ne saurait entrer en ligne de compte.

On pourrait croire que la réponse à la question des sensations, sentiments et affects inconscients serait tout aussi facile à donner. Il appartient pourtant à l'essence d'un sentiment qu'il soit ressenti, et donc connu de la conscience. La possibilité d'une inconscience [*Unbewusstheit*] serait ainsi totalement absente pour les sentiments, les sensations, les affects. Dans la pratique psychanalytique toutefois, nous avons coutume de parler d'amour, de haine, de fureur inconscients, etc., et nous trouvons même inévitable l'amalgame déroutant de « conscience de culpabilité inconsciente », ou une paradoxale « angoisse inconsciente ». Cet usage de la langue dépasse-t-il, dans sa portée, celui qui a cours dans le cas de la « pulsion inconsciente » ?

L'état des choses, ici, est effectivement différent. Il peut d'abord arriver qu'une motion d'affect ou de sentiment soit perçue, mais néanmoins méconnue. Elle a été contrainte par le refoulement de sa véritable représentance à se nouer à une autre représentation et se voit, dès lors, tenue par la conscience pour l'expression de cette dernière. Quand nous établissons à nouveau la connexion exacte, nous appelons « inconsciente » la motion affective originelle, bien que son affect n'ait jamais été inconscient et que seule sa représentance ait été vouée au refoulement. L'usage des expressions « affect inconscient et sentiment inconscient » renvoie avant tout aux destins du facteur quantitatif de la motion pulsionnelle, consécutifs au refoulement (voir l'essai sur le refoulement). Nous savons que ce destin peut être triple : soit l'affect subsiste – en tout ou partie – tel quel, [277] soit il subit une transformation en un quantum d'affect qualitativement différent, principalement en angoisse, soit il est réprimé, c'est-à-dire que son développement est radicalement entravé. (Ces possibles sont peut-être encore plus faciles à étudier à partir du travail du rêve que dans les névroses.) Nous savons aussi que la répression du développement d'affect est le véritable but du refoulement et que son travail reste inachevé tant que ce but n'est pas atteint. Dans tous les cas, dès lors que le refoulement réussit l'inhibition du développement d'affect, nous appelons « inconscients » les affects que nous restituons par le redressement du travail de refoulement. On ne peut donc dénier à l'usage de la langue sa conséquence, mais il subsiste, en comparaison de la représentation inconsciente, cette différence significative que la représentation inconsciente, après le refoulement, se maintient dans le système *Ics* en tant que formation réelle, alors qu'à l'affect inconscient ne correspond en ce lieu précis qu'une

possibilité d'amorce qui n'aura pas eu la licence de se déployer. Strictement parlant, et bien que l'usage de la langue reste sans défaut, il n'y a pas, par conséquent, d'affects inconscients au sens où il y a des représentations inconscientes. Il peut cependant très bien y avoir dans le système *Ics* des formations d'affect qui deviennent conscientes au même titre que d'autres. Toute la différence procède de ce que les représentations sont des investissements – foncièrement, de traces mnésiques –, alors que les affects et sentiments correspondent à des processus d'évacuation dont les expressions dernières sont perçues en tant que sensations. En l'état actuel de notre connaissance des affects et des sentiments, nous ne sommes pas en mesure d'exprimer plus clairement cette différence.

Il est pour nous d'un intérêt particulier d'avoir établi que le refoulement pouvait parvenir à inhiber la conversion de la motion pulsionnelle en expression d'affect. Cela nous montre que le système *Cs* gouverne normalement l'affectivité comme l'accès à la motilité, et cela élève la valeur du refoulement en désignant comme son effet non seulement qu'il tient à l'écart de la conscience, mais encore qu'il préserve du développement d'affect [278] et de ce qui motive l'activité musculaire. Nous pouvons dire aussi, dans une présentation inversée : tant que le système *Cs* gouverne l'affectivité et la motilité, nous qualifions l'état psychique de l'individu de normal. Toutefois, on ne peut manquer de constater une différence dans le rapport du système dominant à chacune des deux actions d'évacuation voisines l'une de l'autre<sup>90</sup>. Tandis que la domination du *Cs* sur la motilité volontaire est solidement établie, qu'elle résiste régulièrement à l'assaut de la névrose et ne se brise que dans la psychose, la maîtrise du développement d'affect par le *Cs* est moins affermie. Même dans le cadre de la vie normale, on peut observer une lutte permanente des deux systèmes *Cs* et *Ics* pour le primat sur l'affectivité, certaines sphères d'influence se démarquent les unes des autres et des mélanges des forces agissantes s'établissent.

La signification du système *Cs* (*Pcs*)<sup>91</sup> pour l'accès à la libération d'affect et à l'action nous permet aussi de comprendre le rôle qui échoit à la représentation de substitut dans la formation de la maladie. Il est possible que le développement d'affect émane directement du système *Ics*, auquel cas il aura toujours le caractère de l'angoisse, contre laquelle tous les affects « refoulés » auront été échangés. Mais la motion pulsionnelle doit fréquemment attendre d'avoir trouvé une représentation de substitut dans le système *Cs*. C'est alors que le développement d'affect est rendu possible depuis ce substitut conscient et que le caractère qualitatif de l'affect est déterminé par la nature de celui-ci. Nous avons soutenu que, lors du refoulement, a lieu une séparation de l'affect d'avec sa représentation, à partir de quoi leurs deux destins divergent. Cela est incontestable du point de vue descriptif ; cependant, le véritable processus est, en règle générale, [279] qu'un affect ne peut se matérialiser aussi longtemps que ne s'est pas accomplie la percée vers un nouveau représentant [*Vertretung*] dans le système *Cs*.

#### IV. Topique et dynamique du refoulement

Nous avons obtenu pour résultat que le refoulement est pour l'essentiel un processus qui s'accomplit sur des représentations à la frontière des systèmes *Ics* et *Pcs* (*Cs*), et pouvons à présent faire une nouvelle tentative pour décrire ce processus de façon plus approfondie. Il doit s'agir ici d'un *retrait* [*Entziehung*] d'investissement, mais la question se pose de savoir dans quel système le retrait se produit et à quel système appartient l'investissement retiré.

La représentation refoulée reste, dans l'*Ics*, capable d'action ; elle doit, par conséquent, avoir conservé son investissement. Ce qui est retiré doit être quelque chose d'autre. Si nous prenons le cas du refoulement proprement dit (du re-foulement <sup>92</sup> [*Nachdrängen*]), tel qu'il se déroule au niveau de la représentation préconsciente ou même déjà consciente, alors le refoulement ne peut consister qu'en ceci que l'investissement (pré-)conscient, qui appartient au système *Pcs*, est retiré à la représentation. La représentation reste alors désinvestie, ou bien elle capte un investissement en provenance de l'*Ics*, ou encore elle conserve l'investissement *ics* qu'elle avait déjà auparavant. Donc : retrait de l'investissement préconscient, conservation de l'investissement inconscient ou remplacement de l'investissement préconscient par un investissement inconscient. Nous remarquons du reste que nous avons, comme par mégarde, posé pour fondement de ces considérations l'hypothèse que le passage du système *Ics* à un autre ne s'effectuait pas au travers d'une nouvelle inscription, mais par un changement d'état, une modification dans l'investissement. L'hypothèse fonctionnelle, ici, a mis en déroute, sans grand mal, l'hypothèse topique.

Ce processus de retrait de libido reste toutefois impropre à faire saisir un autre caractère du refoulement. [280] On ne voit pas bien pourquoi la représentation restée investie ou nantie d'un investissement provenant de l'*Ics* ne renouvellerait pas, poussée par son investissement, la tentative de faire irruption dans le système *Pcs*. Il faudrait alors que le retrait de la libido se répète sur elle, et le même jeu se poursuivrait inépuisablement, mais le résultat ne serait pas celui du refoulement. De la même façon, le mécanisme en question du retrait de l'investissement préconscient faillirait à rendre compte du refoulement originaire ; dans ce cas, on a affaire, en effet, à une représentation inconsciente qui n'a reçu encore aucun investissement du *Pcs*, à laquelle, par conséquent aussi, pareil investissement ne peut être retiré.

Nous avons donc besoin ici d'un autre processus qui, dans le premier cas, soutient le refoulement, et, dans le deuxième, veille à son établissement et à sa permanence, et ne pouvons le trouver que dans l'hypothèse d'un *contre-investissement* [*Gegenbesetzung*] grâce auquel le système *Pcs* se protège contre la poussée de la représentation inconsciente. Nous verrons par des exemples cliniques comment se manifeste un tel contre-investissement qui s'opère dans le système *Pcs*. C'est lui qui représente la dépense per-

manente d'un refoulement originaire, mais qui en garantit aussi la stabilité. Le contre-investissement est l'unique mécanisme du refoulement originaire ; lors du refoulement proprement dit (du re-foulement), il s'y ajoute le retrait de l'investissement *pcs*. Il est fort possible que ce soit justement l'investissement retiré à la représentation qui soit employé au contre-investissement.

Nous remarquons que nous en sommes venus peu à peu, dans la présentation des phénomènes psychiques, à faire valoir, outre les points de vue dynamique et topique, un troisième point de vue : l'*économique*, qui s'efforce de suivre les destins des grandeurs d'excitation et de parvenir à une estimation au moins relative de ces dernières. Il ne nous semblera pas injustifié de distinguer à l'aide d'un nom particulier cette manière de considérer les choses qui est l'accomplissement de la recherche psychanalytique. **[281]** Je propose que soit nommée *métapsychologique* toute présentation dans laquelle nous réussirions à décrire un processus psychique d'après ses relations *dynamiques, topiques* et *économiques*. Il est à prédire qu'en l'état actuel de nos idées nous n'y parviendrons que sur des points particuliers.

Faisons une timide tentative pour donner une description métapsychologique du processus de refoulement dans les trois névroses de transfert connues. Nous sommes en droit, à cette occasion, de remplacer « investissement » par « libido », puisqu'il s'agit en effet, comme nous le savons, des destins de pulsions sexuelles.

Une première phase du processus dans l'hystérie d'angoisse reste souvent inaperçue, peut-être même est-elle proprement négligée, mais elle est aisément identifiable moyennant une observation sérieuse. Elle consiste en ceci que l'angoisse surgit sans qu'ait été perçu devant quoi. Il faut admettre la présence, dans l'*Ics*, d'une motion d'amour qui aspirait à être transposée dans le système *Pcs* ; mais l'investissement qui lui était dédié depuis ce système se retira d'elle à la manière d'une tentative de fuite, et l'investissement libidinal inconscient de la représentation congédiée fut évacué sous forme d'angoisse. Lors d'une éventuelle répétition du processus, un premier pas vers la maîtrise du développement déplaisant de l'angoisse fut effectué. L'investissement fugitif se porta sur une représentation de substitut qui, d'un côté, se trouvait en connexion associative avec la représentation congédiée, et qui, d'un autre côté, grâce à la distance qu'elle conservait par rapport à cette dernière, était à l'abri du refoulement (*substitut par déplacement*) et permettait une rationalisation du développement, encore impossible à inhiber, de l'angoisse. Il s'avère que la représentation de substitut joue, pour le système *Cs (Pcs)*<sup>93</sup>, le rôle d'un contre-investissement, dans la mesure où elle le préserve de l'émergence, dans le *Cs*, de la représentation refoulée, elle est en outre le point de départ de la libération, qui, alors seulement, devient rigoureusement impossible à inhiber, de l'affect d'angoisse, ou du moins se comporte-t-elle comme telle. L'observation clinique montre, par exemple, que l'enfant qui souffre de phobie d'animal **[282]** ne ressent dès lors de l'angoisse que sous deux différentes conditions ; premièrement, quand

la motion d'amour refoulée subit un renforcement, et deuxièmement, quand l'animal support de l'angoisse [*Angsttier*] est perçu. La représentation de substitut se comporte dans l'un des cas comme le lieu d'une translation depuis le système *Ics* dans le système *Cs*, dans l'autre, comme une source indépendante de libération d'angoisse. L'extension de la domination du système *Cs* a coutume de s'exprimer en ceci que le premier mode d'excitation de la représentation de substitut recule toujours plus devant le second. Peut-être l'enfant se comporte-t-il à la fin comme s'il n'avait pas le moindre penchant envers le père, comme s'il s'était complètement libéré de lui et qu'il ait réellement une angoisse devant l'animal. À ceci près que cette angoisse devant l'animal, nourrie par la source pulsionnelle inconsciente, se révèle réfractaire et trop puissante par rapport à toutes les influences exercées par le système *Cs* et trahit en cela sa provenance du système *Ics*.

Le contre-investissement émanant du système *Cs* aura ainsi conduit, dans la seconde phase de l'hystérie d'angoisse, à la formation de substitut. Ce même mécanisme trouve bientôt un nouvel emploi. Le processus de refoulement n'est, comme nous le savons, pas encore achevé, et se découvre un nouveau but dans la tâche d'inhiber le développement d'angoisse issu du substitut. Ce qui implique que tout l'environnement associé de la représentation de substitut est investi avec une intensité particulière, si bien qu'il peut faire preuve d'une sensibilité élevée à l'excitation. Une excitation d'un quelconque endroit de cet avant-corps ne manque pas, du fait de la connexion avec la représentation de substitut, de donner le branle à un développement minime d'angoisse qui est dès lors utilisé comme signal afin d'inhiber, par une nouvelle fuite de l'investissement, la progression du développement d'angoisse. Plus les contre-investissements sensibles et vigilants sont éloignés du substitut redouté, et plus le mécanisme qui est censé isoler la représentation de substitut et écarter d'elle de nouvelles excitations peut fonctionner avec précision. Ces précautions ne protègent naturellement que [283] d'excitations qui, via la perception, assaillent la représentation de substitut de l'extérieur, mais jamais de l'excitation pulsionnelle, qui atteint la représentation de substitut à partir de la liaison avec la représentation refoulée. Elles ne commencent donc à faire effet que lorsque le substitut a bien endossé le mandat [*Vertretung*] du refoulé, et ne peuvent jamais agir de façon totalement digne de confiance. À chaque montée de l'excitation pulsionnelle, le mur protecteur qui entoure la représentation de substitut doit être relégué un peu plus loin. Toute la construction, qui est édifiée de manière analogue dans les autres névroses, porte le nom de *phobie*. La fuite devant l'investissement conscient de la représentation de substitut est traduite par les évitements, renoncements et interdits auxquels on reconnaît l'hystérie d'angoisse. Si l'on regarde l'ensemble du processus, on peut dire que la troisième phase a répété dans une plus large proportion le travail de la deuxième. Le système *Cs* se protège maintenant contre l'activation de la représentation de substitut grâce au contre-investissement de l'environnement, comme il s'était pré-

servé précédemment, par l'investissement de la représentation de substitut, du surgissement de la représentation refoulée. La formation de substitut par déplacement s'est poursuivie sur ce mode. Il faut ajouter aussi que le système Cs ne disposait préalablement que d'un site réduit ouvrant une porte à l'irruption de la motion pulsionnelle refoulée, à savoir la représentation de substitut, mais qu'à la fin c'est tout l'avant-corps phobique qui correspond à une pareille enclave de l'influence inconsciente. On peut en outre relever l'intéressant point de vue selon lequel, par le truchement de tout le mécanisme de défense mis en œuvre, une projection du danger pulsionnel vers l'extérieur a été obtenue. Le moi se comporte comme si la menace de développement d'angoisse ne partait pas d'une motion pulsionnelle, mais d'une perception, et se voit ainsi autorisé à réagir à ce danger externe à l'aide des tentatives de fuite des évitements phobiques. Une chose aura réussi dans ce processus de refoulement : la libération d'angoisse se laisse quelque peu [284] endiguer, mais seulement au prix de lourds sacrifices en matière de liberté personnelle. Les tentatives de fuite devant les exigences pulsionnelles sont toutefois généralement inutiles et le résultat de la fuite phobique reste malgré tout insatisfaisant.

Parmi les modalités que nous avons reconnues dans l'hystérie d'angoisse, une grande partie vaut aussi pour les deux autres névroses, si bien que nous pouvons réduire la discussion aux différences et au rôle du contre-investissement. Dans l'hystérie de conversion, l'investissement pulsionnel de la représentation refoulée est converti dans l'innervation du symptôme. Quant à savoir jusqu'à quel point et sous quelles conditions la représentation inconsciente est drainée par cette évacuation vers l'innervation, afin qu'elle puisse cesser sa poussée contre le système Cs, ce sont là des questions qu'il vaudrait mieux réserver, au même titre que d'autres analogues, pour un examen spécifique de l'hystérie. Dans l'hystérie de conversion, le rôle du contre-investissement qui part du système Cs (*Pcs*)<sup>94</sup> est évident et se manifeste dans la formation de symptôme. C'est au contre-investissement que revient de décider sur quelle portion de la représentation pulsionnelle peut être concentré tout l'investissement de cette dernière. Cette portion, élue au rang de symptôme, satisfait à l'exigence d'exprimer aussi bien le but désiré [*Wunschziel*]<sup>95</sup> de la motion pulsionnelle que l'aspiration défensive ou punitive du système Cs ; elle est, par conséquent, surinvestie et maintenue des deux côtés à l'instar de la représentation de substitut de l'hystérie d'angoisse. Nous pouvons, sans autre forme de procès, tirer de cette situation la conclusion que la dépense de refoulement du système Cs n'a pas besoin d'être aussi grande que l'énergie d'investissement du symptôme, car la force du refoulement est pondérée par le contre-investissement dépensé, et le symptôme ne s'appuie pas seulement sur le contre-investissement, mais aussi sur l'investissement pulsionnel condensé en lui, provenant du système *Ics*.

Pour la névrose obsessionnelle, nous aurions seulement à ajouter aux remarques contenues dans le précédent essai que le [285] contre-investissement du système Cs

vient ici au premier plan de la façon la plus éclatante. C'est lui qui, organisé en tant que formation réactionnelle, veille au premier refoulement, et c'est à son niveau que se produit plus tard la percée de la représentation refoulée. On peut se rendre à la supposition qu'il tient à la prépondérance du contre-investissement et à l'absence d'une évacuation que l'œuvre du refoulement dans l'hystérie d'angoisse et la névrose obsessionnelle paraisse de loin moins réussie que dans l'hystérie de conversion.

### V. *Les propriétés spécifiques du système Ics*

La différenciation des deux systèmes psychiques acquiert une signification nouvelle si nous nous avisons que les processus de l'un des systèmes, l'*Ics*, démontrent des propriétés qui ne se retrouvent pas dans le système immédiatement supérieur.

Le noyau de l'*Ics* consiste en des représentances de pulsion qui cherchent à évacuer leur investissement, autrement dit en des motions de désir. Ces motions pulsionnelles sont coordonnées les unes aux autres, subsistent les unes à côté des autres sans être influencées, ne se contredisent pas les unes les autres. Quand deux motions de désir dont les buts nous paraissent nécessairement incompatibles sont activées en même temps, les deux motions ne se défalquent pas, par exemple, l'une de l'autre, ne s'annulent pas l'une l'autre, mais s'associent pour former un but intermédiaire, un compromis.

Il n'y a dans ce système ni négation, ni doute, ni degrés de certitude. Tout cela n'est introduit que par le travail de la censure entre *Ics* et *Pcs*. La négation est un substitut du refoulement d'un stade plus élevé. Dans l'*Ics*, il y a seulement des contenus plus ou moins fortement investis.

Il y règne une mobilité beaucoup plus grande des intensités d'investissement. Par le procès du *déplacement*, une représentation est susceptible de céder à une autre toute la somme de son investissement ; par celui de la *condensation*, elle peut capter tout l'investissement de plusieurs autres. [286] J'ai proposé de considérer ces deux procès comme des indices de ce qu'il est convenu d'appeler *processus* psychique *primaire*. Dans le système *Pcs* règne le *processus secondaire*<sup>96</sup> ; lorsqu'il est loisible à un tel processus primaire de se dérouler sur des éléments du système *Pcs*, il paraît « comique » et déchaîne le rire.

Les processus du système *Ics* sont *atemporels* [*Zeitlos*], c'est-à-dire qu'ils ne sont pas temporellement ordonnés, ne sont pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucun rapport avec le temps. Le rapport au temps est noué, lui aussi, au travail du système *Cs*<sup>97</sup>.

Les processus-*Ics* connaissent tout aussi peu le souci de la *réalité*. Ils sont soumis au principe de plaisir ; leur destin ne dépend que de leur force et de leur aptitude à remplir les exigences de la régulation du plaisir-déplaisir

Récapitulons : *absence de contradiction*, *processus primaire* (mobilité des investissements), *atemporalité* et *remplacement de la réalité externe par la psychique* sont les

caractères que nous pouvons à bon droit nous attendre à trouver dans les processus appartenant au système *Ics*<sup>98</sup>.

Les processus inconscients ne sont connaissables, pour nous, que dans les conditions du rêve et des névroses, autrement dit quand des processus du système supérieur *Pcs* se voient rétrogradés à un stade antérieur par un rabaissement (régression). En soi et pour soi, ils sont inconnaissables, voire incapables d'existence, parce que le système *Ics* est très précocement recouvert par le *Pcs* qui a arraché à son profit l'accès à la conscience et à la motilité. L'évacuation du système *Ics* passe dans l'innervation corporelle à des fins de développement d'affect, mais même cette voie de décharge lui est, comme nous l'avons entendu, [287] contestée par le *Pcs*. À lui seul, le système *Ics* ne pourrait, dans des conditions normales, mener à exécution aucune action musculaire appropriée, à l'exception de celles qui, en tant que réflexes, sont déjà organisées.

La pleine signification des caractères décrits du système *Ics* ne pourrait nous apparaître que si nous les confrontions aux propriétés du système *Pcs* et que nous les mesurons à elles. Malheureusement, cela nous entraînerait si loin que je propose de souscrire une fois encore à un sursis et de n'engager la comparaison des deux systèmes qu'en annexe de l'évaluation du système supérieur. Seul ce qu'il y a de plus urgent devra être abordé dès à présent.

Les processus du système *Pcs* – et peu importe, au demeurant, qu'ils soient déjà conscients ou seulement susceptibles de conscience – présentent une inhibition de la tendance à l'évacuation des représentations investies. Lorsque le processus transite d'une représentation à une autre, la première conserve une partie de son investissement et seule une petite part subit le déplacement. Des déplacements et des condensations analogues à ceux du processus primaire sont exclus ou extrêmement restreints. Cet état de fait a conduit J. Breuer à admettre deux états différents de l'énergie d'investissement dans la vie psychique : un état toniquement lié et un autre librement mobile, qui aspire à l'évacuation. Je crois que cette distinction représente jusqu'à présent notre aperception la plus pénétrante de l'essence de l'énergie nerveuse et je ne vois guère comment on pourrait la contourner. Il serait urgent pour les besoins de la présentation métapsychologique – bien qu'il s'agisse peut-être d'une entreprise encore par trop hardie – de poursuivre la discussion à cet endroit.

Incombent en outre au système *Pcs* : la mise en place d'une capacité de commerce entre les contenus de représentations, afin qu'ils puissent s'influencer mutuellement, leur agencement chronologique, l'introduction d'une seule ou de plusieurs censures, l'épreuve [288] de réalité et le principe de réalité. Même la mémoire consciente semble dépendre totalement du *Pcs*<sup>99</sup> ; elle est à distinguer rigoureusement des traces mnésiques dans lesquelles se fixent les expériences vécues de l'*Ics*, et correspond vraisemblablement à une inscription particulière, du genre de celle que nous étions prêts à admettre pour la relation de la représentation consciente à l'inconsciente, mais que nous



avons d'ores et déjà rejetée. C'est dans ce contexte que nous trouverons aussi les moyens de mettre fin à nos hésitations dans la dénomination du système supérieur, que, pour l'heure, nous appelons indifféremment tantôt *Pcs*, tantôt *Cs*.

Il y aurait lieu également de mettre en garde contre une généralisation prématurée de ce que nous avons avancé ici sur la répartition des prestations psychiques entre les deux systèmes. Nous décrivons les situations telles qu'elles se présentent chez l'être humain à maturité, chez lequel le système *Ics* ne fonctionne à vrai dire que comme stade préliminaire de l'organisation supérieure. Quant au contenu de ce système et aux rapports qu'il établit au cours du développement individuel, ainsi qu'à la signification qui lui revient chez l'animal, voilà qui ne saurait être déduit de notre description, mais devra faire l'objet d'un examen indépendant. Il nous faut aussi nous préparer à trouver par exemple chez l'être humain des conditions pathologiques dans lesquelles les deux systèmes changent leur contenu comme leurs caractères, ou même les échangent entre eux.

## VI. Le commerce des deux systèmes<sup>100</sup>

Il serait pourtant injustifié de se représenter que l'*Ics* reste en repos pendant que tout le travail psychique est réalisé par le *Pcs*, que l'*Ics* serait une affaire révolue, un organe rudimentaire, un résidu de l'évolution. Ou d'admettre que le commerce des deux systèmes se réduit à l'acte du refoulement, le *Pcs* projetant dans l'abîme de l'*Ics* tout ce qui lui paraît dérangeant. [289] L'*Ics* est bien plutôt vivant, capable de développement et entretient un certain nombre d'autres rapports avec le *Pcs*, parmi lesquels aussi celui de coopération. Pour le dire sous forme ramassée, l'*Ics* se prolonge dans ce qu'il est convenu d'appeler les rejets, il est accessible aux empreintes de l'existence, influence en permanence le *Pcs* et se voit même soumis, de son côté, aux influences exercées par le *Pcs*.

L'étude des rejets de l'*Ics* risque de réserver à nos attentes d'une partition schématiquement pure entre les deux systèmes psychiques une profonde déception. Cela ne manquera pas d'éveiller l'insatisfaction à l'égard de nos résultats et sera sans doute utilisé pour mettre en doute la valeur de notre mode de séparation des processus psychiques. Toutefois, nous ferons valoir que nous n'avons pas d'autre devoir que de convertir en théorie les données de l'observation et nous rejeterons l'obligation de parvenir du premier coup à une théorie huilée et qui se recommande par sa simplicité. Nous défendons les complications qu'elle comporte aussi longtemps qu'elles se révèlent adéquates à l'observation et n'abandonnons pas l'espoir d'être amenés, précisément par elles, à la connaissance finale d'un état de choses qui, simple en soi, soit à même de faire justice aux complications de la réalité.

Parmi les rejets des motions pulsionnelles *ics* présentant le caractère décrit, il en est qui réunissent en eux des déterminations contraires. Ils sont, d'un côté, hautement or-

ganisés, libres de toute contradiction, ont tiré parti de tout l'acquis du système *Cs* et ne se différencient guère, pour notre jugement, des formations de ce système. D'un autre côté, ils sont inconscients et inaptes à devenir conscients. Ils appartiennent, par conséquent, qualitativement au système *Pcs*, mais factuellement à l'*Ics*. Leur provenance reste le facteur décisif pour leur destin. On doit les comparer à ces sang-mêlé de races humaines qui, en gros, ressemblent pratiquement aux Blancs, mais qui trahissent leur origine colorée par l'un ou l'autre trait frappant et vivent de ce fait exclus de la société [290] sans jouir d'aucune prérogative des Blancs. Telles sont les formations de fantasme, tant des normaux que des névrosés, que nous avons identifiées comme stades préliminaires de la formation du rêve comme de celle du symptôme, et qui, en dépit de leur haut degré d'organisation, restent refoulées et, comme telles, ne peuvent devenir conscientes. Elles parviennent à proximité de la conscience, restent introublées tant qu'elles n'ont pas d'investissement intense, mais sont rejetées dès qu'elles dépassent un certain niveau d'investissement. Les formations de substitut sont précisément de tels rejets plus hautement organisés de l'*Ics*, mais dont la percée vers la conscience réussit grâce à une relation favorable, par exemple leur rencontre avec un contre-investissement du *Pcs*.

Lorsque à un autre endroit nous examinerons plus en détail les conditions du devenir-conscient, une partie des difficultés qui surgissent ici pourra être résolue. Ici, il peut nous paraître opportun de confronter à la réflexion élaborée jusqu'à présent à partir de l'*Ics* une autre réflexion qui partirait de la conscience. À la conscience vient s'opposer, en tant que royaume du préconscient, toute la somme des processus psychiques. Une très grande part de ce préconscient tire son origine de l'inconscient, a le caractère des rejets de celui-ci et se voit soumise à une censure avant de pouvoir devenir consciente. Une autre part du *Pcs* est susceptible de conscience sans censure. Nous aboutissons ici à une contradiction avec une hypothèse antérieure. Au moment d'envisager le refoulement, nous avons été contraints de placer la censure déterminante pour le devenir-conscient entre les systèmes *Ics* et *Pcs*. Voilà que se propose à nous une censure entre *Pcs* et *Cs*. Nous ferons bien toutefois de ne voir dans cette complication aucune difficulté, mais de supposer qu'à chaque passage d'un système au système immédiatement supérieur, donc à chaque progrès vers un stade plus élevé d'organisation psychique, correspondrait une nouvelle censure. L'hypothèse d'un [291] renouvellement continu des inscriptions devient ainsi positivement caduque.

Le fondement de toutes ces difficultés est à chercher en ceci que la conscience [*Bewusstheit*]<sup>101</sup>, le seul caractère des processus psychiques qui nous soit donné de façon immédiate, ne se prête en aucune manière à la différenciation des systèmes. Abstraction faite de ce que le conscient n'est pas toujours conscient, mais est aussi périodiquement latent, l'observation nous a montré que beaucoup de ce qui partage les propriétés du système *Pcs* ne devient pas conscient, et nous avons encore à apprendre que le devenir-

conscient est borné par certaines orientations de son attention. La conscience n'a ainsi de relation simple ni avec les systèmes ni avec le refoulement. La vérité étant que restent étrangers à la conscience non seulement le psychiquement refoulé, mais aussi une partie des motions qui gouvernent notre moi, autrement dit l'opposé fonctionnel le plus puissant du refoulé. Dans la mesure où nous voulons nous astreindre à une appréhension métapsychologique de la vie psychique, nous devons apprendre à nous émanciper du poids du symptôme « conscience » [*Bewusstheit*].

Tant que nous restons encore collés à cela, nous voyons nos généralités régulièrement battues en brèche par des exceptions. Nous voyons que des rejetons du *Pcs* deviennent conscients sous l'espèce de formations de substitut et de symptômes, en règle générale après de grandes déformations vis-à-vis de l'inconscient, mais souvent en conservant de nombreux caractères incitant au refoulement. Nous observons que de nombreuses formations préconscientes restent inconscientes, qui, à ce qu'il nous semble, pourraient très bien, d'après leur nature, devenir conscientes. Il est vraisemblable que se fait valoir chez elles la force supérieure de l'attraction de l'*Ics*. Nous sommes invités à ne pas chercher la différence la plus significative entre le conscient et le préconscient, mais entre le préconscient et l'inconscient. À la frontière du *Pcs*, l'*Ics* est éconduit par la censure, certains de ses rejetons peuvent contourner cette censure, [292] s'organiser à un haut degré, se développer dans le *Pcs* jusqu'à une certaine intensité de l'investissement, mais après, lorsqu'ils ont franchi celle-ci et qu'ils veulent s'imposer à la conscience, ils sont reconnus pour des rejetons de l'*Ics* et sont refoulés de plus belle à la nouvelle frontière formée par la censure entre *Pcs* et *Cs*. La première censure fonctionne ainsi contre l'inconscient lui-même, la dernière, contre les rejetons *pcs* de celui-ci. On pourrait croire que la censure s'est avancée d'un pas au cours du développement individuel.

Dans la cure psychanalytique, nous apportons la preuve inattaquable de l'existence de la deuxième censure, celle entre les systèmes *Pcs* et *Cs*. Nous encourageons le malade à former d'abondants rejetons de l'*Ics*, lui imposons le devoir de surmonter les objections de la censure au devenir-conscient de ces formations préconscientes, et, grâce à la victoire remportée sur cette censure, nous nous frayons la voie vers la levée du refoulement, lequel est l'œuvre de la censure précédente. Ajoutons encore cette remarque que l'existence de la censure entre *Pcs* et *Cs* nous rappelle que le devenir-conscient n'est pas un simple acte de perception, mais sans doute aussi un *surinvestissement*, un progrès supplémentaire de l'organisation psychique.

Tournons-nous vers le commerce de l'*Ics* avec les autres systèmes, moins pour établir quelque chose de nouveau que pour ne pas laisser pour compte ce qu'il y a de plus sensible. C'est aux racines de l'activité pulsionnelle que les systèmes communiquent le plus abondamment les uns avec les autres. Une partie des processus excités à cette occasion traverse l'*Ics* comme à travers une étape préparatoire et atteint son plus haut degré de développement psychique dans le *Cs*, une autre est retenue en tant qu'*Ics*. Mais l'*Ics* est

aussi touché par les expériences vécues provenant de la perception externe. Toutes les voies qui mènent de la perception à l'Ics restent normalement libres ; seules les voies qui se prolongent à partir de l'Ics tombent sous le coup d'un barrage par le refoulement.

[293] Il est très remarquable que l'Ics d'un être humain puisse réagir à l'Ics d'un autre tout en contournant le Cs. Le fait mérite un examen plus fouillé, en particulier afin de déterminer si, à cette occasion, l'activité préconsciente peut être exclue, mais il est incontestable sur le plan descriptif.

Le contenu du système Pcs (ou Cs) procède pour une part de la vie pulsionnelle (par le truchement de l'Ics) et pour une autre part de la perception. On ne sait pas trop jusqu'à quel point les processus de ce système sont susceptibles d'exercer une action directe sur l'Ics ; l'exploration de cas pathologiques révèle souvent une autonomie et une imperméabilité de l'Ics à peine croyables. Une totale divergence des aspirations, une scission absolue des deux systèmes est en général la caractéristique de la maladie. Cependant, la cure psychanalytique est construite sur l'exercice d'une influence sur l'Ics par le Cs et montre en tout cas qu'une telle entreprise, quoique laborieuse, n'est pas impossible. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué, les rejets de l'Ics, qui font l'intermédiaire entre les deux systèmes, nous frayent le chemin vers cette réalisation. Mais nous avons tout lieu d'admettre que la modification spontanée de l'Ics par le biais du Cs est un procès ardu et lent à se dérouler.

Une coopération entre une motion préconsciente et une motion inconsciente, même intensément refoulée, peut s'installer quand survient une situation où la motion inconsciente est susceptible d'agir dans le même sens que l'une des aspirations dominantes. Le refoulement, dans ce cas précis, est levé, l'activité refoulée est tolérée en tant que renforcement de celle qui est préméditée par le moi. Pour cette constellation particulière, l'inconscient se fait compatible avec le moi [*ichgerecht*], sans que, par ailleurs, quoi que ce soit ait été changé à son refoulement. Lors de cette coopération, la réussite de l'Ics est impossible à méconnaître ; les aspirations renforcées se comportent en effet autrement que les normales, elles habilitent à une réalisation particulièrement accomplie et font preuve à l'égard des contradictions d'une résistance similaire à celle, par exemple, des symptômes compulsifs.

[294] Le contenu de l'Ics peut être comparé à un peuplement psychique originaire. S'il existe chez l'être humain des formations psychiques héréditaires, quelque chose d'analogue à l'instinct des animaux, c'est alors cela qui fait le noyau de l'Ics. À quoi s'ajoute ensuite ce qui, durant le développement de l'enfance, aura été écarté en tant qu'inutilisable, et qui, de par sa nature, n'est pas nécessairement à distinguer de ce qui est hérité. Ce n'est en général qu'au moment de la puberté que s'instaure une séparation tranchée et définitive du contenu des deux systèmes.

## VII. L'identification [*Agnoszierung*<sup>102</sup>] de l'inconscient

Nous avons là, avec ce que nous avons rassemblé dans les développements qui précèdent, tout ce qui peut à peu près être articulé sur l'*Ics*, tant qu'on se borne à puiser à la connaissance de la vie onirique et des névroses de transfert. Cela n'est assurément pas grand-chose, laisse par endroits l'impression d'être mal élucidé et de prêter à confusion, et fait avant tout regretter qu'il soit impossible d'ordonner l'*Ics* à un ensemble déjà connu ou de l'y ranger. Seule l'analyse d'une des affections que nous appelons psychonévroses narcissiques promet de nous livrer des conceptions qui mettront l'énigmatique *Ics* à notre portée et nous le rendront en quelque sorte saisissable.

Depuis un travail d'Abraham (1908)<sup>103</sup>, dont ce scrupuleux auteur m'a attribué l'impulsion, nous cherchons à caractériser la *dementia praecox* de Kraepelin (schizophrénie de Bleuler) par son comportement relatif à l'opposition entre moi et objet. Dans les névroses de transfert (hystérie d'angoisse et de conversion, névrose obsessionnelle), rien n'apparaissait qui eût pu pousser cette opposition au premier plan. On savait sans doute que la défaillance [*Versagung*] de l'objet conduit à l'éruption de la névrose et que la névrose implique le renoncement à l'objet réel, ou encore que la libido retirée à [295] l'objet réel se reporte sur un objet fantasmé et, à partir de là, sur un objet refoulé (introversion). Cependant, dans ces névroses, l'investissement d'objet en général est maintenu avec une grande énergie, et l'investigation plus fine du processus de refoulement nous a forcés à admettre que l'investissement d'objet persiste dans le système *Ics* malgré le refoulement – bien plutôt : en conséquence de celui-ci. L'aptitude au transfert que nous exploitons à des fins thérapeutiques dans ces affections présuppose en effet un investissement d'objet intact.

Dans la schizophrénie, en revanche, s'est imposée à nous l'hypothèse qu'après le procès du refoulement la libido soustraite ne rechercherait pas de nouvel objet, mais se retirerait dans le moi, que par conséquent ici les investissements d'objet seraient abandonnés et qu'un état primitif anobjectal [*objektlos*] de narcissisme serait rétabli. L'inaptitude de ces patients au transfert – aussi loin que s'étend le procès de la maladie – l'inaccessibilité thérapeutique qui en découle, le refus du monde extérieur qui leur est caractéristique, l'émergence de signes de surinvestissement de leur moi propre, l'aboutissement dans une totale apathie, tous ces caractères cliniques semblent s'accorder à merveille avec l'hypothèse d'un abandon des investissements d'objet. En ce qui concerne la relation des deux systèmes psychiques, il a été remarqué par tous les observateurs que, dans la schizophrénie, beaucoup de choses étaient exprimées en tant que conscientes, alors que, dans les névroses de transfert, il nous faut d'abord en démontrer l'existence dans l'*Ics* grâce à la psychanalyse. Mais on n'est pas arrivé, de prime abord, à établir une connexion intelligible entre le rapport moi-objet et les relations de conscience.

Ce que nous cherchons se dévoile, semble-t-il, sur la voie inattendue suivante. On observe chez les schizophrènes, en particulier dans les stades initiaux si riches d'ensei-

gnements, un certain nombre d'altérations du *langage* dont certaines méritent d'être considérées d'un point de vue déterminé. Le mode d'expression fait souvent l'objet d'un soin particulier, il devient [296] « recherché », « affecté ». La construction des phrases subit une désorganisation particulière qui nous les rend inintelligibles, si bien que nous tenons les propos des malades pour insensés. Dans le contenu de ces propos, une relation à des organes ou à des innervations du corps vient souvent au premier plan. On peut ajouter à cela que dans ce genre de symptômes de la schizophrénie, qui ressemblent à des formations de substitut hystériques ou obsessionnelles, le rapport entre le substitut et le refoulé présente toutefois des caractéristiques qui nous surprendraient dans les deux névroses citées.

Monsieur le Docteur V. Tausk (Vienne) a mis à ma disposition quelques-unes de ses observations consacrées à la schizophrénie débutante, qui offrent la particularité intéressante que la malade était encore prête à fournir elle-même l'éclaircissement de ses paroles. Je vais donc indiquer à travers deux de ses exemples la conception que j'ai l'intention de défendre, ne doutant pas, au demeurant, qu'il serait facile à tout observateur de produire une pléthore de matériel de ce genre.

Une des malades de Tausk, une jeune fille qui fut amenée à la clinique à la suite d'une brouille avec son bien-aimé, se lamente<sup>104</sup> : *Les yeux sont mal alignés, ils sont tournés de travers* (a). Ce qu'elle explique elle-même en proférant dans un langage ordonné une série de reproches contre le bien-aimé. « Elle n'arrive absolument pas à le comprendre, il a à chaque fois un autre aspect, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux* (b), il lui a fait tourner les yeux (c), elle a maintenant les yeux tournés de travers (d), ce ne sont plus ses yeux, elle voit à présent le monde avec d'autres yeux. »

Les révélations de la malade sur son discours incompréhensible ont la valeur d'une analyse, car elles comportent l'équivalent de ce discours dans un mode d'expression communément intelligible ; elles fournissent des éclaircissements à la fois sur la signification et sur la genèse de la formation de mot schizophrénique. En accord avec Tausk, je relève à partir de cet exemple que le rapport à l'organe (à l'œil) s'est constitué en représentant [*Vertretung*] de l'ensemble du contenu. Le discours schizophrénique [297] présente ici un trait hypocondriaque, il est devenu langage d'*organe*.

Une deuxième confidence de la même malade : « Elle se tient debout à l'église, brusquement elle ressent comme une secousse, elle doit se *placer autrement, comme si quelqu'un la plaçait, comme si elle était placée* (e). »

Vient ensuite l'analyse à travers une nouvelle série de reproches contre l'aimé « qui est ordinaire, et l'a rendue également ordinaire, elle qui, par sa lignée, était raffinée. Il l'a rendue semblable à lui en lui faisant croire qu'il lui était supérieur ; à présent elle est devenue telle qu'il est parce qu'elle a cru qu'elle serait meilleure si elle devenait semblable à lui. Il s'est *déplacé* (f), elle est maintenant comme lui (identification ! [*Identifizierung*]), il l'a *déplacée* (g). »

Le mouvement « de se placer autrement », remarque Tausk, est une figuration du mot « déplacer » et de l'identification à l'aimé. Je souligne une fois encore la prévalence de cet élément de l'ensemble du cours de pensées, qui a pour contenu une innervation corporelle (ou plutôt la sensation de celle-ci). Dans le premier cas, une hystérique aurait du reste tourné convulsivement les yeux ; dans le deuxième, elle aurait mis effectivement à exécution la secousse, au lieu d'en avoir l'impulsion ou d'en ressentir la sensation ; et, dans les deux cas, elle n'aurait eu en l'occurrence aucune pensée consciente et n'aurait pas été en état, même après coup, d'exprimer de telles pensées.

Pour l'heure, ces deux observations témoignent de ce que nous avons dénommé langage hypocondriaque ou langage d'organe. Mais elles rappellent aussi, ce qui nous paraît plus important, un autre état de fait qui peut se vérifier à tout moment, comme dans les exemples rassemblés dans la monographie de Bleuler<sup>105</sup>, et s'appréhender en une formule définie. Dans la schizophrénie, les *mots* sont soumis au même procès qui forge les images du rêve à partir de ses pensées latentes, et que nous avons baptisé *processus psychique primaire*. Ils sont condensés et se transfèrent [298] sans reste les uns aux autres leurs investissements par déplacement ; le procès peut aller si loin qu'un seul mot, qui s'y prête en vertu de multiples relations, endosse le mandat [*Vertretung*] de toute une chaîne de pensées. Les travaux de Bleuler, de Jung et de leurs élèves ont justement apporté un abondant matériel en faveur de cette affirmation<sup>106</sup>.

Avant de tirer une conclusion de pareilles impressions, il serait bon d'évoquer encore les différences subtiles mais néanmoins déconcertantes entre la formation de substitut schizophrénique, d'une part, hystérique et obsessionnelle, d'autre part. Un patient que j'observe actuellement se laisse distraire de tous les intérêts de l'existence par le mauvais état de la peau de son visage. Il prétend avoir dans son visage des points noirs et des trous profonds que tout un chacun remarque. L'analyse révèle qu'il joue son complexe de castration au niveau de sa peau. Il se consacra tout d'abord sans remords à ses points noirs, dont l'extraction lui procurait une grande satisfaction, parce qu'à cette occasion quelque chose en jaillissait, comme il dit. C'est alors qu'il se mit à croire que, partout où il avait éliminé un comédon, une profonde fosse était apparue et s'adressa les plus vifs reproches pour avoir à jamais ruiné sa peau par son « continuel tripotage avec la main ». Il est évident que l'expression du contenu des points noirs est pour lui un substitut de l'onanisme. La fosse qui se creuse alors par sa faute est l'organe génital féminin, c'est-à-dire l'accomplissement de la menace de castration provoquée par l'onanisme (respectivement du fantasme qui la représente [*vertretende*]). Malgré son caractère hypocondriaque, cette formation de substitut présente une grande ressemblance avec une conversion hystérique, et pourtant on aura le sentiment qu'il devrait nécessairement se passer ici quelque chose d'autre et qu'on ne saurait imputer une telle formation de substitut à une hystérie, avant même [299] d'être en mesure de dire sur quoi est fondée la différence. Un hystérique ne risque guère de prendre une minuscule fossette de la taille

d'un pore de la peau pour un symbole du vagin qu'il ne manquera pas, par ailleurs, de comparer à tout objet susceptible d'enfermer un espace creux. Nous pensons même que la multiplicité des fossettes le retiendra de s'en servir comme substitut de l'organe génital féminin. Il en va de même pour un jeune patient sur lequel Tausk a fait un rapport à la Société psychanalytique de Vienne il y a quelques années. Il se comportait d'ordinaire tout à fait comme un névrosé obsessionnel, consacrait des heures à sa toilette, etc. Mais ce qui était frappant, chez lui, était qu'il fût à même de communiquer sans résistance la signification de ses inhibitions. Au moment d'enfiler ses chaussettes, il était par exemple troublé par l'idée qu'il fallait qu'il étire les mailles, autrement dit les trous du tricot, et chaque trou formait pour lui le symbole de l'ouverture du sexe féminin. Il n'y a pas lieu, là non plus, de porter cela au compte d'un névrosé obsessionnel ; un pareil névrosé, d'après une observation de R. Reitler, qui souffrait d'un blocage similaire au moment de mettre ses chaussettes, découvrit, après que les résistances eurent été surmontées, l'explication que le pied était un symbole du pénis, qu'enfiler la chaussette était un acte onaniste, et il se voyait contraint de mettre et de retirer continuellement la chaussette, en partie pour parachever l'image de l'onanisme, en partie pour le rendre non arrivé [*ungeschehen machen*].

Si nous nous demandons ce qui confère à la formation de substitut schizophrénique et au symptôme leur caractère singulier, nous saisissons finalement qu'il s'agit de la prépondérance de la relation de mot [*Wortbeziehung*] sur la relation de chose [*Sachbeziehung*]. Entre l'expression d'un point noir et l'éjaculation par le pénis, il existe une analogie bien minime quant à la chose, et une analogie encore bien moindre entre les innombrables pores superficiels de la peau et le vagin ; cependant, dans le premier cas, quelque chose en jaillit les deux fois et, quant au second, il répond au pied de la lettre à la phrase cynique : un trou est un trou. C'est l'identité de l'expression langagière, et non la similitude des choses désignées qui a prescrit le substitut. Là où les deux – mot et chose – ne se recouvrent **[300]** pas, la formation de substitut schizophrénique se disjoint de celle des névroses de transfert.

Confrontons cette perspective avec l'hypothèse selon laquelle, dans la schizophrénie, les investissements d'objet sont abandonnés. Il nous faut alors rectifier : l'investissement des représentations de mot des objets est maintenu. Ce que nous étions en droit d'appeler la représentation d'objet consciente se décompose à présent pour nous en la *représentation de mot* [*Wortvorstellung*] et la *représentation de chose* [*Sachvorstellung*], laquelle consiste en l'investissement, sinon des images mnésiques de chose [*Sacherinnerungsbilder*] directes, du moins de traces mnésiques plus éloignées et dérivées de ces dernières. Voilà que, tout à coup, nous croyons savoir en quoi une représentation consciente se distingue d'une représentation inconsciente. Les deux ne sont pas, comme nous l'avons pensé, des inscriptions différentes d'un même contenu en des lieux psychiques différents, pas plus qu'elles ne sont des états d'investissement fonc-



tionnels différents en un même lieu, mais la représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot correspondante, l'inconsciente est la représentation de chose seule. Le système *Ics* comprend les investissements de chose [*Sachbesetzungen*] des objets, les investissements d'objet premiers et intrinsèques ; le système *Pcs* voit le jour dès lors que cette représentation de chose est surinvestie par sa connexion avec les représentations de mot qui lui correspondent. Ce sont des surinvestissements de cette sorte, à ce que nous pouvons présumer, qui amènent une organisation psychique plus élevée et rendent possible la relève du processus primaire par le processus secondaire qui règne dans le *Pcs*. Nous sommes à présent aussi en mesure d'exprimer avec précision ce que le refoulement conteste à la représentation congédiée dans les névroses de transfert : la traduction en mots, lesquels sont censés rester connectés à l'objet. La représentation non formulée en mots ou l'acte psychique non surinvesti restent alors en souffrance dans l'*Ics* en tant que refoulés.

Je me permettrai de faire remarquer combien nous étions entrés déjà très tôt en possession de la conception qui nous rend aujourd'hui intelligible un des caractères [301] les plus frappants de la schizophrénie. Dans les dernières pages de *L'Interprétation des rêves* publiée en 1900, il est expliqué que les processus de pensée, c'est-à-dire les actes d'investissements parmi les plus éloignés des perceptions, sont en soi dénués de qualité et inconscients et n'acquièrent leur faculté de devenir conscients qu'à travers leur connexion avec les restes des perceptions de mot. De leur côté, les représentations de mot proviennent de la perception sensorielle à l'instar des représentations de chose, si bien qu'on pourrait soulever la question de savoir pourquoi les représentations d'objet ne peuvent pas devenir conscientes par l'intermédiaire de leurs propres restes de perception. Mais il est vraisemblable que la pensée se déroule dans des systèmes qui sont si éloignés des restes de perception originels qu'ils n'ont plus rien conservé des qualités de ces derniers et ont besoin d'un renforcement par de nouvelles qualités pour accéder au conscient. Par ailleurs, peuvent être également pourvus de qualité, par leur connexion avec des mots, ces investissements qui n'ont pu retirer aucune qualité des perceptions elles-mêmes, parce qu'ils ne correspondent qu'à des relations entre les représentations d'objet. De telles relations, qu'il n'aura été possible de saisir que par des mots, forment une partie constitutive capitale de nos processus de pensée. Nous comprenons que la connexion avec des représentations de mot ne coïncide pas encore avec le devenir-conscient, mais ne fait qu'en donner la possibilité, qu'elle ne caractérise, par conséquent, pas d'autre système que celui du *Pcs*. Mais nous remarquons à présent qu'avec ces discussions nous délaissions notre thème spécifique pour aboutir en plein milieu des problèmes du préconscient et du conscient, que nous croyons opportun de garder en réserve pour un traitement à part.

En ce qui concerne la schizophrénie, que d'ailleurs nous n'effleurons ici que dans la mesure où cela nous paraît indispensable à la reconnaissance générale de l'*Ics*, nous ne

manquerons pas d'être amenés à douter que le processus nommé ici refoulement ait encore quoi que ce soit en commun avec le refoulement dans les névroses de transfert. [302] La formule selon laquelle le refoulement est un processus entre le système *Ics* et le *Pcs* (ou *Cs*), avec pour résultat le maintien à distance par rapport à la conscience, nécessite assurément une modification pour pouvoir englober le cas de la *dementia praecox* et d'autres affections narcissiques. Mais la tentative de fuite du moi, qui se traduit dans le retrait de l'investissement conscient, subsiste en tout cas en tant que facteur commun. À quel point cette tentative de fuite, cette fuite du moi est mise en œuvre plus fondamentalement et plus profondément dans les névroses narcissiques, la réflexion la plus superficielle nous l'enseigne.

Si, dans la schizophrénie, cette fuite consiste dans le retranchement de l'investissement pulsionnel des places qui représentent [*repräsentieren*] la représentation d'objet inconsciente, il peut bien paraître singulier que la part de cette même représentation d'objet qui appartient au système *Pcs* – les représentations de mots qui lui correspondent – puisse subir au contraire un investissement plus intense. On pourrait plutôt escompter que la représentation de mot ait, en tant que part préconsciente, à encaisser le premier choc du refoulement, et qu'elle devienne du tout au tout impossible à investir, une fois que le refoulement s'est poursuivi jusqu'aux représentations de chose inconscientes. Voilà qui est assurément difficile à comprendre. La solution qui se dégage est que l'investissement de la représentation de mot n'appartient pas à l'acte de refoulement, mais représente la première des tentatives de rétablissement ou de guérison qui dominant de façon si manifeste le tableau clinique de la schizophrénie. Ces efforts visent à récupérer les objets perdus, et il se pourrait bien que, dans ce dessein, ils empruntent le chemin vers l'objet en passant par la part verbale de celui-ci, moyennant quoi toutefois ils doivent alors se contenter des mots à la place des choses. Le flux de notre activité psychique se meut très généralement dans deux directions opposées, soit à partir des pulsions à travers le système *Ics* en direction du travail de pensée conscient, soit, sur incitation de l'extérieur, à travers le [303] système du *Cs* et *Pcs*, en direction des investissements *ics* du moi et des objets. Cette deuxième voie doit demeurer praticable malgré le refoulement intervenu et reste partiellement ouverte aux efforts de la névrose pour regagner ses objets. Lorsque nous pensons abstraitement, nous courons le risque de négliger les rapports des mots aux représentations de chose inconscientes et on ne saurait nier que notre philosophe acquiert alors, tant dans son expression que dans son contenu, une malencontreuse ressemblance avec le mode de travail des schizophrènes. D'un autre côté, on peut avancer au sujet du mode de pensée des schizophrènes la caractéristique suivante : ils manient les choses [*Dinge*] concrètes comme si elles étaient abstraites.

Pour peu que nous ayons bel et bien identifié [*agnosziert*] l'*Ics* et correctement défini la différence entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente,

## MÉTAPSYCHOLOGIE: 1915

nos investigations à partir de bien d'autres domaines ne manqueront pas de nous ramener à cette conception.